

LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR

le plaisir des SONS

Filtronique

HAUTE FIDÉLITÉ

Là où le dialogue
remplace le
traditionnel monologue
du vendeur.

9343, Lajeunesse Montréal,
Québec, Canada H2M 1S5
(514) 389-1377

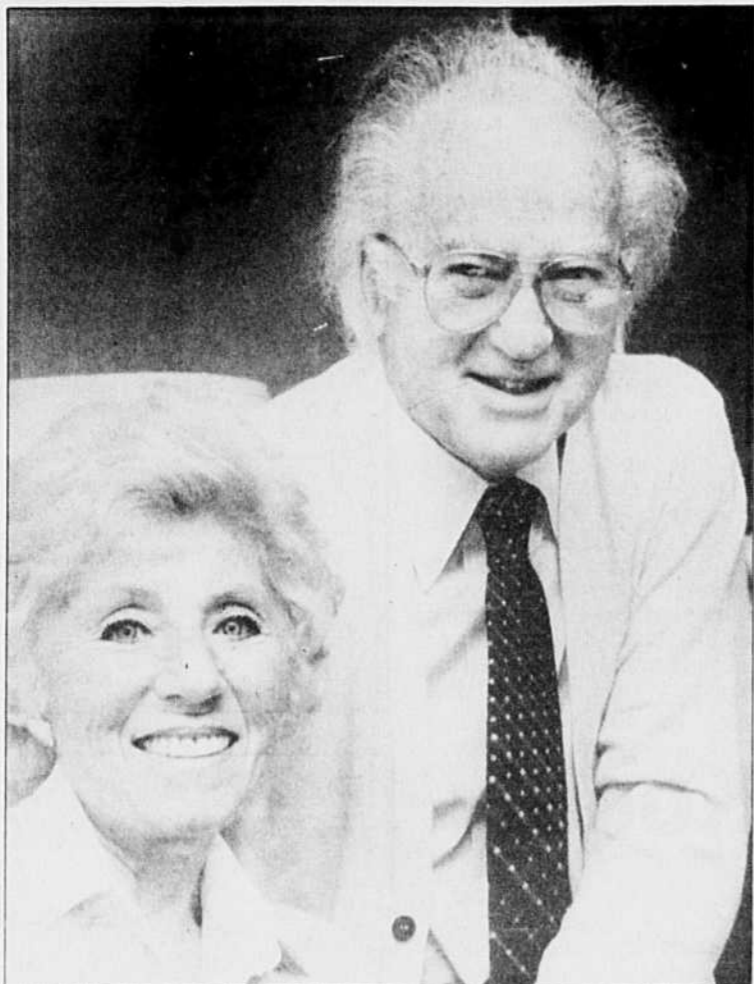
Montréal, samedi 19 novembre 1988

PIERRETTE ALARIE ET LÉOPOLD SIMONNEAU Monsieur et Madame Mozart

FRANCE LAFUSTE

JUILLET 1950 : La révélation du festival d'Aix-en-Provence est un ténor mozartien, un jeune homme de 34 ans, originaire de Saint-Flavien, petit village du comté de Lotbinière, près de Québec. La même année, Pierrette Alarie, ancienne vedette des Variétés lyriques de Montréal, est une jolie soprano qui enthousiasme le public et la critique aixoise avec *Il Giustino* de Vivaldi et le Berger sur le rocher de Schubert. C'est le début d'une carrière fulgurante qui mène le duo, sur la scène et dans la vie chaleureusement surnommé « Monsieur et Madame Mozart », dans les plus grands opéras et les festivals les plus prestigieux d'Europe et d'Amérique du Nord. Que ce soit à New York, à Salzbourg, à Glyn-debourne, à Aix-en-Provence, à Vienne ou à Milan, le couple charme par la délicatesse de la voix et la finesse de son art.

Pendant plus de 15 ans, les Simonneau parcourent les deux continents jusqu'à ce que, lassés de cette vie de bohème, ils s'installent à Saint-Bruno. Six ans plus tard, (fin 71) ils refont leurs valises, cap sur San Francisco. À l'origine de ce nouveau départ ? Une mésaventure entre Léopold Simonneau, directeur artistique de l'Opéra du Québec et Marcel Piché, président de la Régie de la Place-des-Arts. Aujourd'hui, les Simonneau ont tourné la page. Loin de toute tracasserie, ils coulent des jours heureux à Victoria en Colombie-Britannique. Dix-sept ans ont passé. Le couple est de retour à Montréal, mais pour quelques jours seulement, le temps du lancement de leur biographie que



Pierrette Alarie et Léopold Simonneau

Renée Maheu, autre grande artiste lyrique canadienne, leur a consacré.

Les Simonneau, c'est la simplicité, la vraie, celle qui ne s'appréhende pas mais celle qui se respire. Chez Pierrette, elle est dans le

bleu du regard, fragile comme celui d'un enfant, chez Léopold, elle rayonne dans tout son être, jusqu'aux plus riens de ses yeux sous le verre des lunettes. S'ils ne chantent plus, leurs voix continuent de

Voir page E-6 : Mozart

Marie-Andrée Ostiguy le rêve de la musique

FRANÇOISE GENEST

ELLE AIME SURTOUT Chopin, Schumann, Liszt, Rachmaninoff et Beethoven. Elle rêve souvent, parfois de concertos, mais aussi de promenades en gondoles et de vieux manoirs. Sa passion : le piano, sa musique semi-classique et, comme elle, romantique et nostalgique. Son nom : Marie-Andrée Ostiguy, son premier album : *Montréal Concerto*.

Un premier album qui, six mois à peine après sa sortie, lui valait deux nominations au dernier gala de l'ADISQ dans les catégories « meilleur premier album » et « meilleur microsillon instrumental ». « Une chance inespérée, commente la jeune compositrice, j'étais très impressionnée et flattée de me retrouver sur la même liste de finalistes que Johanne Blouin ou l'ensemble du Cirque du Soleil. » L'équipe de promotion et de production bat des mains, on se réjouit d'un succès aussi rapide. Cette équipe c'est Eddy Mar-nay, à la direction artistique, René Angélil son gérant jusqu'à tout récemment et Mia Dumont à la promotion. « Même pour Céline Dion, nous avons dû attendre deux ans pour les nominations à l'ADISQ. Chez nous, seule Fabienne Thibault, avant Marie-Andrée, avait été en nomination la première année », souligne Mia Dumont.

Âgée d'à peine 27 ans, Marie-Andrée Ostiguy n'en est toutefois pas à ses premiers lauriers. Déjà boursière de la fondation Girardin-Vail-lancourt des Caisses populaires Des-jardins et finaliste du « Concours de musique du Canada », elle remportait il y a quelques années le premier prix de la dernière édition des « Étoiles du Maurier ». Plus récemment, elle était choisie par CFGL MF dans le cadre d'un programme d'aide aux jeunes musiciens et, en janvier prochain, elle présentera *Montréal Concerto* au MIDEM (Marché international du disque et de l'édition musicale) à Cannes.

Native de Marieville au Québec, un coin de pays qui lui manque souvent, dit-elle, Marie-Andrée Ostiguy est l'aînée de trois filles. Elle avait 10 ans lors de ses premières leçons de musique, sur le piano familial. « Il y



Marie-Andrée Ostiguy

avait un piano chez nous, mais personne ne savait en jouer. Mes parents étaient très pris par les travaux de la ferme et, malgré le fait que mon père était directeur de chœur à ses loisirs, il a fallu que j'insiste pour prendre des cours », raconte-t-elle.

Ce fut le coup de foudre et pour le piano et pour la musique classique et, à 15 ans, la jeune pianiste, qui composait déjà sa musique, se retrouve au conservatoire. Débuté

alors la période des grands maîtres et des défis. D'abord avec Évelyne Crochet à New York, avec qui elle suit des cours pendant les vacances d'été. Puis, avec André Laplante qui l'incite à demeurer à New York pour compléter sa formation. « J'ai été déçue de mon expérience à New York, la formation était trop axée sur la technique instrumentale et pas assez sur le développement de l'artiste », raconte-t-elle. Elle revient donc au

Voir page E-6 : Marie-Andrée Ostiguy

Christian Parent fait l'expérience de la musique



Christian Parent

« L'artiste qui joue de la console peut lui-même élargir les paramètres sonores de son oeuvre »

STÉPHANE DESJARDINS

« **J'**AIME bien entendre Diane Tell, Michel Rivard, Chick Corea et Men Without Hats. J'écoute Much Music de temps en temps. Il ne faut pas se laisser dépasser par la technologie des nouveaux instruments de musique. »

On croirait entendre un des musiciens rock à la mode. Il n'en est rien : ces paroles sont de Christian Parent, un talentueux pianiste d'origine belge, passionné des romances russes, dont Rachmaninov, Prokofiev et Scriabine, Montréalais depuis 10 ans.

Christian Parent est né de parents mélomanes, mais pas musiciens, à Liège, en 1948. Pourtant, on peut presque affirmer que le pianiste est « tombé dans la marmite musicale quand il était petit », tant il a commencé jeune : à trois ans, comme bien des interprètes professionnels. Il se distingue tout aussi rapidement en remportant, à 17 ans au Conservatoire Royal de sa ville natale, un diplôme avec très grande distinction (100 %). « J'ai passé une adolescence presque frustrante », dit-il, sourire aux lèvres, quand il évoque ses années d'études musicales — menées parallèlement à un « cours secondaire scientifique » — et une vie familiale dépourvue de téléphagie.

En 1969, il obtient le premier prix d'harmonie au Conservatoire de Liège. Il étudie avec Mme Julitta Cassiers — qui a connu Corteau —, André Dumortier et Irving Heller, qu'il rencontre aux Jeunesses musicales du Canada à Orford. Choyé, il fait un séjour à la prestigieuse école La chapelle musicale Reine Elisabeth. Se présentant devant les jurys pendant quelques années, il obtient entre autres un diplôme d'honneur au prestigieux concours Tchaïkovsky, à Moscou.

« C'est à Orford que je suis tombé en amour avec le Québec, raconte Christian Parent. Comme en Californie, les expériences musicales diverses sont facilement réalisables ici. » Et comment ! Le pianiste Parent forme, en 1976, le groupe jazz rock électronique Digital et, en 1980, il participe au défunt groupe Kaméléon, une formation *dance music* qui connaîtra un certain succès sur disque et à la radio, et même une mise en nomination à l'ADISQ. De nouveau en *dance music*, il interprète... le Boléro de Ravel. Il compose aux synthétiseurs et au piano quelques trames musicales de films de l'ONF — dont « Le Cerf-Volantiste » — tout en enseignant le noble instrument aux facultés de musique de l'Université de Montréal et de Laval, et au conservatoire de Val d'Or. Il passe même à la télé de Radio-Canada, lors de Beaux Dimanches, avec Franz-Paul Decker, en 1986. De plus, Parent produit plusieurs *jingles*, dont celui Meteo Media.

Sa discographie classique est impressionnante : Chopin, Rachmaninov, Debussy et Scriabine, sur étiquette belge Duchesne. Christian Parent enregistre actuellement en solo six Préludes, de Rachmaninov, ainsi que les Jeux d'eau, la Pavane et la Sonatine, de Ravel, une production numérique entièrement réalisée dans son impressionnant studio du plateau Mont-Royal. Ses variations sur un thème de Corelli lui ont valu le Grand prix du disque de Liège, en 1980.

Le pianiste participe à fond aux séances d'enregistrement, qui ont une influence énorme, selon lui, sur la qualité de l'interprétation de l'oeuvre. « Le son travaillé, développé à la console, est intimement lié à la performance, aux arrangements et à la composition même de certaines pièces où les instruments électroniques sont utilisés, poursuit-il. L'artiste qui « joue de la console » peut lui-

même élargir les paramètres sonores de son oeuvre. » Il s'intéresse beaucoup aux synthétiseurs, ordinateurs et échantillonneurs numériques : « Malgré leur prix, ils constituent un peu l'orchestre symphonique du pauvre, explique-t-il. De fait, je m'en sers au meilleur de leur sensibilité, puisque ces instruments ont parfois un son très riche et vivant et expriment eux aussi des émotions. »

Où en est-il rendu dans le débat numérique-analogique ? « Les nouveaux Dolby SR de type analogique ou le système DAT permettent maintenant des enregistrements aussi clairs que le procédé numérique, mais ce dernier est moins coûteux et moins « froid » qu'auparavant », répond-il.

Sur les planches, Christian Parent avoue aimer la performance et le contact avec le public. Il se sent à l'aise dans toutes les situations, que ce soit au sein d'un groupe rock ou en concert classique. Il fait régulièrement les festivals, que ce soit ici ou en Belgique. « De nos jours, les gens veulent entendre de la musique classique, que ce soit en concert ou sur disque, explique-t-il. De façon générale, je crois qu'il faut appuyer les arts, car ils représentent la force d'une société. » Selon Parent, les arts visuels, tels le cinéma ou le ballet, ont un langage expressif approprié à la culture contemporaine. « Par contre, je ne suis pas fou de l'opéra », avouera-t-il, presque honteux.

Amant des impressionnistes Ravel, Debussy et Satie, Parent entretient un quasi-culte pour Rachmaninov, dont il évoque la contemporanéité. À ses yeux : « Enseigner le piano, c'est un peu comme les arts martiaux — il pratique le taekwon do —, explique-t-il, tout le corps participe à l'interprétation, il faut exprimer le langage musical au lieu de s'attarder tout d'abord aux techniques d'exécution », conclut-il.

SPEC
Électronique

IL EST PETIT...

Dumoulin

Nouveau!
Et en primeur!
Nouveau!



CE LECTEUR-LASER!

« Il se glisse dans votre poche de chemise! »

- Lit les disques 3" et 5"
- Piles rechargeables
- Se branche sur votre chaîne
- Écouteurs compris

SONY

Montréal

8390 St-Hubert
(au sud de Métropolitain)
388-1122

Laval

1599 Autoroute 440 ouest
(à l'est de l'autoroute des Laurentides)
745-3321

Partout, partout du numérique



Macha Méril et Carl Marotte dans un épisode de *Lance et compte II*.



Stéphane
DESJARDINS

Dans les studios

LA VAGUE NUMÉRIQUE a frappé les studios montréalais. Après l'inauguration du Cinars, le studio Victor s'est équipé du 24 dolby SR, un filtre de qualité quasi-numérique. De son côté, le Studio Morin Heights vient de se doter, la semaine dernière, d'une nouvelle console Solid State Logic (SSL) de 56 canaux (de la nouvelle série G) de type numérique analogique. Le Groupe Perry cherche à vendre ses installations vidéo de Morin Heights pour venir s'installer à Montréal, mais le studio d'enregistrement et de mixage musical — qui a fait la renommée d'André Perry — demeurera dans les Laurentides.

Enregistrements classiques

L'Orchestre Symphonique de Montréal vient de terminer l'enregistrement de plusieurs oeuvres. Fin septembre, l'orchestre s'est retrouvé en l'église de Saint-Eustache pour immortaliser la Symphonie espagnole de Lalo. Les 5 et 6 octobre, la formation dirigée par Charles Dutoit récidivait avec une nouvelle version du concerto pour violon de Saint-Saëns, avec Joshua Bell comme soliste (l'OSM avait enregistré cette oeuvre en 1980 avec la violoniste prodige coréenne, Kyung Wha Chung). La saison d'enregistrements s'est terminée avec Hamlet et la cinquième symphonie de Tchaïkovski et les Nocturnes interprétées par le coeur féminin de l'OSM. Tout cela est connu.

Nouvel âge

Dans un tout autre ordre d'idées, le guitariste montréalais Ben Segal enregistre actuellement une cassette de musique du nouvel âge, probablement intitulée *Orbital Motions*, dont le lancement est prévu à la fin de l'année, et qui sera distribuée mondialement par Musique Alternative Chacra. La production numérique

est menée par Segal lui-même en collaboration avec Orist Harmatiuk, qui participe également à l'interprétation. Comment cela va sonner? Paraît-il qu'on devrait s'attendre à une tendance indo-contemporaine.

Au studio Works, Mario Rubnikowich réalise actuellement une grosse production de l'oeuvre de Ian Lobbosky, destinée au marché de la musique de relaxation. SWAA Communications (les éditeurs du magazine alternatif *Guide Ressources*) en sont les producteurs.

Chanson et rock francophone

Guy Trépanier et l'ingénieur Louis Mercier parachèvent actuellement le microsillon de Natalie Carsen (la chanteuse du succès *À la tendresse*) au studio Concept Musique. Il s'agit de ballades françaises. Les deux compères travaillent de concert à la bande sonore de *Lance et compte 3* et l'album de *Lance et compte 2*, qui devrait être sur le marché de nos fêtes. Le studio Concept Musique est également responsable de la production de l'album de l'émission jeunesse *Les 100 Watts*, diffusée à Radio-Québec. Paroles et musique sont de Trépanier, aidé à la musique par Normand Dubé. Le lancement aura lieu dans 15 jours. Jean-François Fabiano vient de terminer au même endroit la production d'un disque de musique de danse destiné à Margie Gillis; il sera lancé le 15 novembre.

Paul Piché vient tout juste de terminer (enfin!) la production (très numérique, dit-on) de son prochain album au studio de Morin Heights. Les voix ont été enregistrées au studio Victor, à Montréal. Les délais de production (tout devait être fini en septembre) sont dus au changement de console du studio du Groupe Perry. Toujours à Morin Heights, sur la suite Synclavier, Daniel Bertolino

poursuit le mixage des voix et de certains instruments pour la bande sonore de la série télévisée *5 défis pour un président*, animée par Pierre Nadeau.

Roland Lefebvre, président du studio Inter-Session, confirme l'enregistrement du prochain album de Nannette Workman, avec la participation de Serge Fiori. L'ingénieur Gilles Colin complète le mixage. Le lancement est prévu pour février.

Le studio Victor procède actuellement aux voix et à quelques « overdubs » pour le prochain disque des Soeurs McGarrigle, production numérique réalisée au Cinars. Le groupe rock québécois Paradoxe enregistre également chez Victor son premier disque. Il s'agit, selon l'ingénieur Louis Pilon, de rock francophone assez commercial.

Au studio Works, Ray Fontaine enregistre un album rock en français

pour les disques Cactus. L'oeuvre, enregistrée par Gerry Bribosia, sera distribuée par Giffu. Mario Rubnikowich, ingénieur chez Works, prédit un grand succès commercial.

Vidéos

Public Camera tournerait actuellement trois vidéo-clips pour Richard Séguin. *Ensemble* et *Sentiers Secrets* seraient réalisés par Jean-Pierre Lefebvre, et *Journée d'Amérique* par Gabriel Pelletier.

Flashes

Plusieurs artistes et groupes québécois sont actuellement en production: Bündock (un 12 po) pour les disques Alert; le groupe Madame (album); Possession simple (album) pour les disques GMD; Louise Portal (album) sur étiquette Traffic; Mandeville, Martine Chevrier et le groupe les Taches (albums) et Marie Bernard, au studio La Majeure.



1	FAURÉ	Requiem	OSM-Dutoit	London 421-440-2
2	BARTOK	Concerto pour orchestre	OSM-Dutoit	London 421-443-2
3	SCHUBERT	Lieder	Battle-Levine	Deutch Gramm. 419-423-2
4	CHOPIN	4 ballades...	Zimmerman	Deutch Gramm. 423-090-2
5	J. B. BACH	6 partitas	Steuerman	Philips 416-616-2
6	HANDEL	Le Messie	Pinnoch	Archiv. 423-630-2
7	BIZET	L'Arlésienne	OSM-Dutoit	London 417-839-2
8	CHOPIN	Édition en coffret	Arrau	Phillips 422 038-2
9	MOZART	Les trios pour corde et piano	Le Trio Beau Arts	Philips 422 079-2
10		Une petite musique de nuit	I Musici	Philips 470 816-2



1	U2	Rattle and Hum	MCA	CIXD-1204
2	Tracy Chapman	Tracy Chapman	WEA	CD60774
3	Gypsy Kings	Gypsy Kings	Trans-Canada	CDC 8805
4	Sade	Love Is Stronger Than Pride	CBS	EK44210
5	Keith Richards	Talk Is Cheap	A&M	CD 6402
6	Johnny Clegg	Shadow Man	Capitol	C2-90411
7	Vangelis	Antartica	Polydor	815 732-2
8	Sting	Nothing Like The Sun	A&M	CD 6402
9	Carmel	Every Body's Got A Little Soul	Polygram	828 067-2
10	John Lennon	Imagine	Polydor	815 732-2

De Liszt à Kodaly

LISZT

Sonate en si mineur (+ Paraphrases sur Rigoletto, Il Trovatore et Aïda), Daniel Barenboïm, piano ERATO ECD 75477 DDD ★★★

De cette oeuvre capitale de la littérature pianistique, Daniel Barenboïm offre une version inégale parce que bien trop retenue. Les passages sèchement académiques alternent avec les déferlements de virtuosité pour un résultat bigarré. Heureusement, l'interprète renoue avec Liszt dans les Paraphrases. Beau captage de l'instrument.

KODALY

Sonates pour violoncelle, Op. 8 et Op. 4 (+ Sérénade Op. 12 pour 2 violons et alto) HUNGAROTON HCD 31046 ADD ★★★

Moyen privilégié de faire connaissance avec l'oeuvre peu diffusée d'un musicien hongrois extrêmement talentueux. Interprétée avec aplomb par Miklos Pereny, la Sonate Op. 8 pour violoncelle solo constitue la pièce de résistance de cet enregistrement analogique sonore.

— P. B.



1	Richard Séguin	Journée d'Amérique	Audiogram	ACDC 10024
2	Johane Blouin	Merci Félix	Guy Cloutier	PGCCD904
3	Ginette Reno	Ne m'en veux pas	Melon Miel	MMCD509
4	Gerry Boulet	Rendez-vous doux	Disques double	DOCD30005
5	Michel Rivard	Un trou dans les nuages	Audiogram	ADCD 10009
6	Pierre Flynn	Le Parfum du hasard	Audiogram	ADCD 10029
7	Jacques Brel	Intégrale	Barclay	816-719-2
8	Georges Brassens	—	Polygram	816 719-2
9	René et Nathalie Simard	—	—	Sélect PGC-CD-906
10	Édith Piaf	—	Polygram	832 189-2

CENTRAIDE A BESOIN DE VOTRE AIDE. DONNEZ.

L'AUDIO CENTRE: DÉTAILLANT DE L'ANNÉE

Soyez tout ouïe!

Boeufre 9000 de Bang & Olufsen

Cette année l'Audio Centre remporte le prix du détaillant 1988.

Décerné par le magazine Inside Vidéo, cet honneur classe l'Audio Centre comme chef de file en matière de haute fidélité; et ce fut une récompense bien méritée vous dira le consommateur averti, celui qui n'exige rien de moins qu'un service à la mesure de ses connaissances.

Mais d'où vient cette réussite?



L'idée est bien simple répondent les propriétaires John Banks et David Smith: "Notre mot d'ordre est de voir à l'entière satisfaction de chacun de nos clients."

Orchestrée de main de maître, l'équipe on ne peut plus dynamique de l'Audio Centre ne se contente pas de demies mesures, elle n'est satisfaite que lorsque vous l'êtes. Il

vous faut donc absolument rencontrer les experts-conseils qui excellent dans l'art d'écouter pour ensuite répondre au besoin véritable de la clientèle.

Une fois vos besoins définis, on vous invite à prendre place dans une salle d'écoute des plus perfectionnées dans le domaine. C'est à ce moment que vous connaîtrez l'extase que procure l'écoute des systèmes audio de renommée internationale tels que Bang & Olufsen, Harman Kardon, NAD, Mission, Sony, Yamaha, etc.

Les salles d'écoute de l'Audio Centre vous permettent donc de voir, de combiner et de choisir les composantes de vos besoins en

fonction de leur ultime sonorité.

Bien entendu, de bons prix et un service personnalisé vont de pair à l'Audio Centre. De

plus, nous installons et offrons un service après vente exceptionnel pour tous nos systèmes audio depuis déjà dix ans.



Succursale au 5260 Sherbrooke ouest près de la station de métro Vendôme.

Alors, pourquoi ne pas conduire vos oreilles là où l'expérience est à l'écoute de votre satisfaction? À l'Audio Centre!

5260 ouest Sherbrooke 482-4420
1930 boul. St-Martin Laval 687-3627

audio centre
"La sensation d'ouïr pour la première fois"

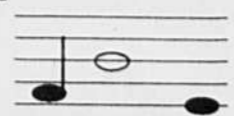
ciel 98.5
La radio MF de qualité

REVUE de PRESSE
avec JEAN V. DUFRESNE

7h15 8h15

C'est
la Saison
de la musique

en quelques notes



CHOSTAKOVITCH

Symphonie No 11 en sol, Op. 103 « L'année 1905 », Phil. de Berlin, dir. Semion Bychkov PHILIPS « Digital Classics » 420 935-2 DDD ★★★★★

Trame sonore souvent lugubre et effrayante de tension d'un drame de la Révolution, cette symphonie « à programme » n'est pas la plus réussie des compositions de Dmitri Chostakovitch. Le chef Semion Bychkov parvient toutefois à en tirer une fresque spectaculaire.



BETHOVEN

Symphonies No 4, Op. 60 et No 5, Op 67, Orch. symph. de Chicago, dir. Sir Georg Solti, LONDON 421 580-2 DDD ★★★★★

Version sonore et réverbérante, au final plus que triomphant, de la Cinquième archi-jouée... Poursuite d'un cycle beethovenien déjà bien amorcé. Dans la Quatrième, Georg Solti ne se départit pas un instant de sa baguette glorieuse, pour un concert entraînant et cohérent. Adagio lyrique.



IGOR KIPNIS

« A Treasury of Harpsichord Favorites », Igor Kipnis, clavier MUSIC & ARTS CD-243 DDD ★★★★★

Soixante-dix minutes de « classiques » du clavecin. Kipnis nous présente avec brio une anthologie touffue et méticuleusement choisie du répertoire sur des instruments italiens, flamands et français reconstitués. Tout y est, de William Byrd à Haydn et à Mozart, en passant par les Bach, Couperin et Rameau.



CARL DAVIS

« The LONDON Philharmonic » (pièces de bravoure pour orchestre : Strauss, Brahms, Delius, Copland...) Phil de Londres, dir. Carl Davis, VIRGIN « Classics » VC 7 90716 DDD ★★★★★

Pour les amateurs de musique classique légère, voilà un disque-concert fort bien fait. À la façon d'un Fiedler des Boston Pops des belles années, Carl Davis nous propose un programme du dimanche après-midi bien tourné.



LISZT

Sonate en si mineur (+ Paraphrases sur Rigoletto, Il Trovatore et Aida), Daniel Barenboim, piano ERATO ECD 75477 DDD ★★

De cette oeuvre capitale de la littérature pianistique, Daniel Barenboim offre une version inégale parce que bien trop retenue. Les passages sèchement académiques alternent avec les déferlements de virtuosité pour un résultat bigarré. Heureusement, l'interprète renoue avec Liszt dans les Paraphrases.

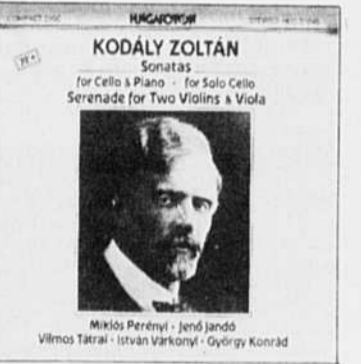


KODALY

Sonates pour violoncelle, Op. 8 et Op. 4 (+ Sérénade Op. 12 pour 2 violons et alto) HUNGAROTON HCD 31046 ADD ★★

Moyen privilégié de faire connaissance avec l'oeuvre peu diffusée d'un musicien hongrois extrêmement talentueux. Interprétée avec aplomb par Miklos Perenyi, la Sonate Op. 8 pour violoncelle solo constitue la pièce de résistance de cet enregistrement analogique sonore.

— PIERRE BEAUREGARD



Carlo Maria Giulini insuffle une grandeur irrésistible à Brahms



Gilles **POTVIN**

Des voix à la ronde

BRAHMS

Ein Deutsches Requiem op. 45 Barbara Bonney, soprano Andreas Schmidt, baryton Choeur de l'Opéra et Orchestre philharmonique de Vienne/ dir. Carlo Maria Giulini Deutsche Grammophon 423 574-2 CD ★★★★★

À une discographie déjà imposante sur disque compact (pas moins de neuf versions sont actuellement disponibles) du chef-d'oeuvre de Brahms qu'est son *Requiem allemand*, vient s'ajouter une dixième. Il s'agit d'un enregistrement public réalisé en juin 1987 dans la grande salle du Musikverein, renommée pour l'excellence de son acoustique. Les ingénieurs de DGG, encore une fois, n'ont pas manqué de la mettre pleinement en valeur avec le résultat qu'on se trouve en présence d'une prise de son absolument prodigieuse, remarquable par l'équilibre des chœurs et de l'orchestre.

Une grande part du mérite revient également à Carlo Maria Giulini, dont la réputation comme interprète de Brahms est considérable. Sa direction est empreinte de gravité et même d'austérité si on la compare à d'autres versions, mais il y a un souffle et une grandeur irrésistibles, sans la moindre trace d'italianisme.

La prestation des solistes, en particulier la soprano Barbara Bonney, n'est pas toujours convaincante et manque d'intériorité. Le baryton Andreas Schmidt (qui était l'invité de l'OSM il y a quelques semaines) apporte cependant une contribution valable. La voix est jeune et riche. Il sait phraser comme un véritable artiste. Cette version demeure très recommandable, mais ne saurait surpasser celle de Klemperer qui sait atteindre des hauteurs presque mystiques.

STRAVINSKY

Les Noces/Messe Solistes vocaux et instrumentaux English Bach Festival Chorus English Bach Festival Percussion Ensemble English Bach Festival Orchestra/ dir. Leonard Bernstein Deutsche Grammophon 423 251-2 CD ★★★★★

Deux facettes de l'art de Stravinsky sont présentes sur ce disque compact. *Les Noces*, dont la création prit place à Paris en 1923, appartient à la période de la collaboration du musicien avec Diaghilev. La *Messe* est par contre un produit du début de sa période américaine.

Autant la première est exubérante, autant la seconde adopte un style dépouillé qui sera celui de ses dernières oeuvres. Pour cet enregistrement réalisé à Londres en 1977, Leonard Bernstein a réuni des solistes, des chœurs et un orchestre rattachés à l'English Bach Festival, mais qui semblent tout à fait à l'aise dans Stravinsky. Il est vrai que la direction vibrante de Leonard Bernstein contribue sans doute pour beaucoup à mettre en valeur la frénésie rythmique des *Noces* tout comme le caractère austère et mystique de la *Messe* pour chœur mixte et double quintette à vent. Cette dernière est superbement chantée par le Trinity Boy's Choir.

Les quatre pianos que requiert la partition des *Noces* sont tenus par Martha Argerich, Krystian Zimer-

man, Cyprien Katsaris et Homero Francesch. Les deux oeuvres bénéficient d'une belle prise de son et l'enregistrement ne totalise que 44 minutes de musique.

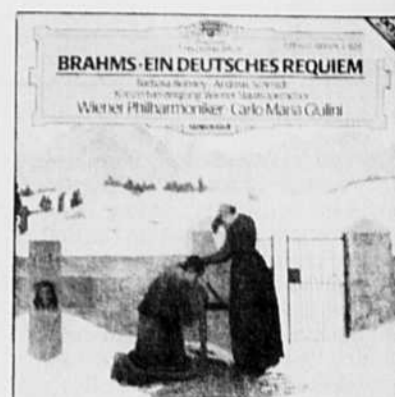
BERTO

Coro Choeurs et orchestre symphonique de la Radio de Cologne dir. Luciano Berio Deutsche Grammophon 423 902-2 CD ★★★★★

Composé à la demande de la Radio de Cologne, *Coro* (« Choeur ») est une vaste fresque pour voix et instruments d'une durée d'environ une heure et qui regroupe pas moins de 32 parties. Les textes sont empruntés au folklore de divers pays, régions ou ethnies mais la musique de Berio, comme il l'écrit lui-même, n'a pas « cité ou transformé des chants po-



Carlo Maria Giulini et la pochette de son Requiem allemand



pulaires véritables, mais cherche à exposer et parfois à combiner des techniques et des modes populaires les plus divers. » À des textes d'origine indienne (Soux), polynésienne, péruvienne, gabonaise, perse, croate, italienne et autres, s'ajoutent des insertions tirées de l'oeuvre du grand poète chilien Pablo Neruda.

Berio utilise au maximum les ressources vocales et instrumentales mis à sa disposition. Le chœur est tantôt subdivisé et de nombreux passages sont chantés a cappella ou

avec l'accompagnement de quelques instruments seulement. Ailleurs, c'est tout l'orchestre qui s'impose en des tuttis fracassants. De l'oeuvre se dégage cependant une véritable poésie, un envoiement réel.

Les effectifs sont dirigés par le compositeur et on ne doute pas un instant qu'il s'agit d'une exécution conforme aux plus grandes exigences du compositeur. L'oeuvre fut écrite en 1975-76 et son enregistrement a été réalisé en 1979 aux studios de la Radio de Cologne.

ARCHAMBAULT

PROMOTION EN VIGUEUR JUSQU'AU 26 NOVEMBRE

Prokofiev — Symphonie no. 5. Orch. National de France / Rostropovich (Erato) 19.99	Vivaldi à Venise — Orchestres Variés — Leppard — Linde — Bailes (Angel Studio) 12.99	Beethoven — Symphonies nos 4 et 5. Orch. Symph. Chicago, Solti (London) 19.99	Angèle Dubeau — Sonates françaises pour violon et piano (Analekta) 19.99
Beethoven — 11 Bagatelles, op. 119, 6 Bagatelles, Op. 126. V. Assanassiev, piano (Denon) 19.99	Beethoven — Concerto pour piano no. 5 — Serkin Orch. Phil. New-York, Bernstein (CBS) 11.99	Shostakovich — Symphonie no. 14 — I Musici de Montréal — Turovsky (Chandos) 22.99	Dvorak — Symphonie no. 9 — Smetana — La Moldau. Orch. Cleveland Szell (CBS) 19.99
Paul Tortelier — Debussy — Satie — Fauré. English Chamber Orch. (Virgin) 19.99	Plácido Domingo — Romanas de Zarzuelas — Orch. Madrid — Moreno — Buendia (Angel) 19.99	Handel — Dixit Dominus — King's College Choir — Cleobury (London) 19.99	Paata Burchuladze — Chansons russes (Tchaikovsky — Borodine — Glinka) (London) 19.99

TELARC! AU DELÀ DU SON!

ACHETEZ DEUX DISQUES COMPACTS TELARC AU PRIX SPÉCIAL DE \$18.99 CHACUN

ET OBTENEZ GRATUITEMENT CE DISQUE COMPACT (QUANTITÉ LIMITÉE) 75 MINUTES DE MUSIQUE!

22 EXTRAITS DU CATALOGUE



Johanne Blouin — Merci Félix CD-19.99 LP-K7-7.99	Jean Robitaille — Pendulum CD-19.99 LP-K7-7.99	André Gagnon — Des dames de coeur CD-19.99 K7-7.99	Zamfir à Paris — Georg Zamfir et son ensemble folklorique roumain CD-9.99
	JACQUES BREL INTÉGRALE 10 CASSETTES 199⁹⁹ 14 MICROCASSIOLONS 209⁹⁹ 10 COMPACTS 219⁹⁹		
Georges Brassens — 16 titres "Master Serie" CD-13.99 K7-4.99			Barbara — 16 titres — "Master Serie" CD-13.99 K7-4.99

ARCHAMBAULT MUSIQUE

500 est, rue Ste-Catherine, Montréal COMPLEXE DESJARDINS METRO BERRI TICKETRON+ 849-6201 288-2444 METRO PLACE DES ARTS METRO

A QUEBEC: MUSIQUE D'AUTEUIL, 1095 ST-JEAN — 694-0276

USAGÉS:

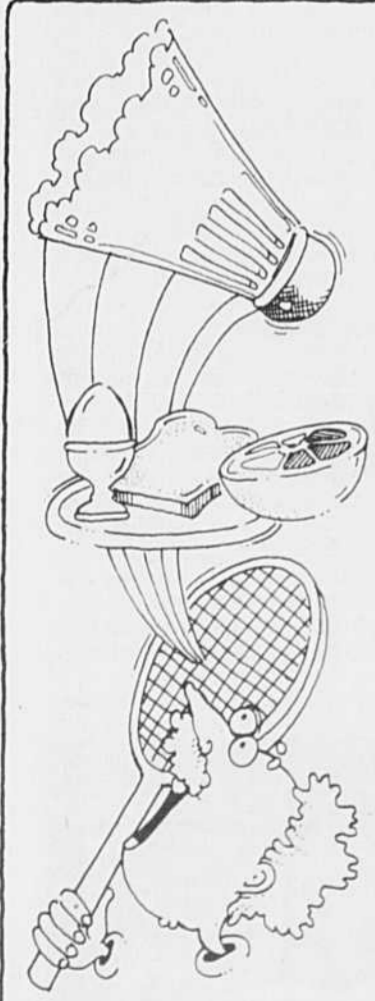
± 1000 DISQUES COMPACTS
± 700 CASSETTES
80 VIDÉOS VHS
(OPÉRAS, CONCERTS ROCK, ETC.)

AUSSI

Livres français et anglais sur la musique, la cuisine et autres sujets

SEMI-NEUF

364 Sherbrooke est (angle St-Denis)



Ça, ça fait du bien!

PARTICIPATION

Etta James a du coffre et de la sensibilité à revendre



MOIS DE NOVEMBRE, mois des jazz. Celui de l'âme avec Etta James, celui de l'humour avec Leon Redbone, celui imparfait de Cornell Dupree, celui de la performance avec Michael Brecker, celui de la platitude avec Lyle Mays, celui de l'insignifiance avec Ben Sidran, celui du métrage ou de Proviso avec Bob James et celui du sous-vide avec Tony Childs.

Règle générale, après l'avalanche d'octobre les compagnies, apercevant Noël à l'horizon, s'empressent d'inonder le marché avec un tel acharnement qu'on passe sans coup férir d'un outil technologique à un autre dans l'espoir de tomber pile sur la bonne affaire. À ce moment-ci, la bonne affaire s'appelle Etta James.

Etta James est une chanteuse. Une chanteuse de soul. Une chanteuse de soul ayant le coffre d'Aretha Franklin. Une chanteuse de soul ayant le coffre d'Aretha Franklin, l'art de la ponctuation d'un Otis Redding, et la sensibilité d'une Billie Holiday.

Après une tranche de vie cahoteuse, et qui d'ailleurs n'est pas s'en ressembler à celle de Billie Holiday, James a enfin signé avec un label digne de ce nom. Son nouvel album sur Island témoigne en effet du respect certain que le producteur Barry Becket ressent à son égard. Mine de rien, avoir le respect du manitou qui tient les ficelles derrière la console n'est pas à négliger quant vient le temps de mesurer le succès de l'entreprise.

Pour bien s'assurer que les choses

iraient rondement, James et Beckett ont fait appel à ses musiciens qui, au cours des vingt ou vingt-cinq dernières années, ont permis à des artistes, aujourd'hui renommés, de prendre leur envol.

Ainsi, à la guitare on retrouve Steve Crooper, le co-signataire du célèbre *Sittin on the Dock of the Bay* et d'autres pièces du même acabit. À la batterie il y a Roger Hawkins dont la présence sur plusieurs galettes passées avait rassuré aussi bien Bob Dylan qu'Eric Clapton. Aux saxophones il y a Jim Horn qui a soutenu aussi bien les Stones qu'Aretha Franklin que les Travelin Wilburys, Joe Cocker et une foule de grands chanteurs de rythm and blues. Enfin, aux claviers il y a Barry Beckett et Art Neville qui ont laissé leurs empreintes sur des grands moments musicaux des années 60 à 80.

Le répertoire choisi par James et Beckett n'est pas nouveau, mais... Mais il a l'immense mérite de ramener à la vie des chansons perdues dans les catacombes des éditeurs. À l'exception de *I Got The Will* d'Otis Redding, qui introduit la face 1, et de *Breakin' Up Somebody's Home*, un des « hits » d'Aretha Franklin, qui introduit la face 2, les autres pièces étaient en effet pratiquement tombées dans les limbes de l'histoire.

Le plus étrange dans cet état des choses réside dans le fait que toutes ces « tonnes » ne palissent pas de la présence à leurs côtés des succès mentionnés. Même que ce rythm and blues aux paroles gaillardes qu'est *Jump Into My Fire* est plus que probablement le meilleur moment de ce magnifique album.

À une époque où chaque automne est un prétexte qu'on utilise pour tenter de nous faire prendre des vessies pour des lanternes, du style — dans le domaine vocal — Diana Ross ou Whitney Houston, le retour de James fait tout simplement le plus grand bien.

Cela, parce que tout ce qu'elle fait, musicalement parlant bien entendu, est une conjugaison de sensibilité, de passion, de volonté et d'intégrité de soi. Son album n'a pas été réalisé avec les poncifs d'usage qui ont perverti passablement le soul au cours des dernières années. *Seven Year Itch* est un album parfait pour les nostalgiques de la belle époque de Tama Records, Stax ou Atlantic, comme il est parfait pour ceux qui, d'aventure, se demanderaient ce que rythm and blues, soul et blues peuvent bien signifier.

Depuis qu'il a fait de la musique son métier, Leon Redbone, guitariste, chanteur et, surtout, artiste drôlatique, a toujours eu le chic de proposer des albums fait de blues qu'il coule magistralement dans des arrangements typiques de la Nouvelle-Orléans. Ces mêmes arrangements qui ont fait la célébrité Louis Armstrong, King Oliver et Sidney Bechet.

Son *No Regrets* sur August ne fait pas exception. Il est un autre clin d'oeil à l'époque de *Pretty Baby*. C'est un album sympathique et plein de ces chansons presque aussi vieilles que la guerre de sécession. Sauf qu'il n'a pas les qualités des productions antérieures de cet artiste originaire justement de la Nouvelle-Orléans.

Contrairement à son habitude, Redbone a laissé dans les placards tous ces instruments qui comme la clarinette, le trombone ou le saxophone-basse injectaient du tonus dans ces chansons. Néanmoins, la qualité essentielle de Redbone demeure. L'humour et la bonne humeur.

Et maintenant, passons à la protection du consommateur. Les dis-



PHOTO CHANTAL KEYSER

Etta James sur la scène du Saint-Denis cet été lors du Festival de jazz.

ques-cassettes-DC, *Ivory Coast* de Bob James, *Street Dreams* de Lyle Mays, *Too Hot To Touch* de Ben Sidran et *Take For Example This* de Billy Childs sont tout bêtement à éviter. À moins d'être un aficionado de cette muzak qu'on entend dans les couloirs du métro, vaut sincèrement mieux s'abstenir. C'est du sous-vidé sonore d'où s'évadent tout juste Michael Brecker et Cornell Dupree.

Saxophoniste ténor à la sonorité fade, Brecker est sauté par deux balades. Le reste de cette production

intitulée *Don't Try This At Home*, est à l'image de ce que Brecker, et certains de ses compagnons ici présents, font habituellement, soit de la musique de studio sans vie. Le reste de cette production est « platte ». On y entend pour la énième fois, ce son de saxophone inutile parce que n'ayant rien à signaler. À tout prendre, on serait mieux de profiter au maximum des soldes de la compagnie *Blue Note*.

En ce qui concerne la production *Coast To Coast*, du guitariste Cornell

Dupree et de son groupe *Who It Is*, sur étiquette Island, le défaut est facile à identifier. Il manque un ou une chanteuse. Grand spécialiste du rythm and blues avec lequel il a frayé depuis au moins deux décennies, Cornell Dupree sait fort bien, pour avoir accompagné une foule de grands chanteurs, que ce qu'il fait est difficile à réaliser quand on n'a pas à côté de soi une Aretha Franklin ou une Etta James. Dommage, car il demeure un grand musicien malgré tout.

Un trio impérial avec Richards, U2 et Springsteen



L s'en trouvera sûrement plusieurs pour chipoter sur le choix du *Talk is Cheap* de Keith Richards comme disque du mois, de préférence au *Rattle and Hum* de U2, le band de l'heure.

Mais lorsqu'on est l'âme et le guitariste du *Greatest rock'n'roll band in the world* (??), on a droit à des égards que les tendances du moment ne sauraient écarter.

Keith Richards

Talk is Cheap
Virgin VL 2554
★★★★1/2

Événement. Keith Richards, le riff humain des Stones, prend du service sans ses compagnons de toujours. Bien malgré lui toutefois. Le Keith ne vit que par et pour les Stones et

seules les fugues répétées de Mick Jagger l'auront contraint à tenter l'aventure solo, tout simplement pour bosser, explique-t-il d'ailleurs à qui veut l'entendre.

Première sortie donc, mis à part un obscur single de Noël en 1979, pour celui que plusieurs voient désormais comme l'âme du rock'n'roll, l'homme dont les excès, passés et actuels, se lisent à un sur un visage dur comme la musique qu'il se plaît à accoucher depuis un quart de siècle.

Talk is Cheap ne fait pas exception, devenant même pour l'épule de Chuck Berry l'occasion de prouver (à Jagger ?) qu'il est possible en 1988 de réaliser un excellent disque de rock sans se soucier des modes.

À l'opposé de son frère de toujours, Keith Richards relève le pari

de s'en tenir à cette musique à laquelle il doit tout. Quitte à en crever.

Talk is Cheap est donc une oeuvre éloignée de tout courant actuel. Simple disque de rock pur et dur, empreint, à l'instar de ceux des Stones, de musiques noires, de blues, de rythm'n'blues, de soul et maintenant de cajun. Le disque qu'on attendait depuis *Dirty Work* (1986), voire *Some Girls* (1978).

Tout dans cet effort solo rappelle d'ailleurs les Stones; des riffs majestueux sur lesquels sont érigées des pièces dignes des classiques d'antan (*Take it so Hard, Struggle, You Don't Move me, How I Wish, Whip it Up*), aux ballades teintées de soul (*Make no Mistake, Locked Away*), en passant par l'habituel funk-rock (*Big Enough*).

Bref, un parcours sans fautes exécuté par les X-Pensive Winos, un vrai band avant tout destiné à la scène.

Talk is Cheap ouvre donc la voie au retour des Stones au studio et sur planches, prévu pour 1989. Le rock aura alors retrouvé son groupe fétiche et sûrement un peu de sa crédibilité.

U2

Rattle and Hum
Island ISL2-1204
★★★★1/2

Dublin, Texas. U2, en qui l'on voit avec raison l'avenir du rock fait volte-face avec *Rattle and Hum*, patchwork hétéroclite de pièces enregistrées en public et de nouveaux morceaux et se retranche dans les racines d'un rock que le groupe avait jusque-là ignoré, pour ne pas dire dédaigné. Surprise et étonnement.

Surprise car la formation irlandaise fait preuve tout au long de ces six morceaux live et surtout des neuf inédits d'une remarquable facilité d'assimilation, s'appropriant les genres auparavant (presque) étrangers qu'étaient à sa musique le blues, le gospel, la country et la soul.

Étonnement enfin, car on a tout d'abord l'impression que U2, affolé par une pression devenant trop forte, préfère regarder en arrière plutôt que de faire marche avant.

Mais *Rattle and Hum* prend vite la forme d'une oeuvre charnière traduisant la volonté des Dubliners de ne pas se laisser piéger dans un seul style musical : le genre U2.

Plus qu'un simple exercice de style américain, *Rattle and Hum* fait la preuve de l'intelligence d'un groupe qui, alors qu'il en aurait pleinement eu le droit, renonce à compter les billets verts afin de pousser plus loin sa démarche musicale.

Ainsi, ouverture d'esprit ou « putasserie », l'avenir tranchera. Pour l'instant, on serait plutôt tenté de parler de crédibilité. La planète tient de nouveau un grand groupe de rock.

Bruce Springsteen

Chimes of Freedom
Columbia CEP 4445
★★★★

Inutile d'ergoter là-dessus. Le Boss, qu'il soit seul ou accompagné de son légendaire E Street Band, semble incapable de graver quoi que ce soit d'inférieur. Quoi qu'en disent ses détracteurs, de plus en plus nombreux d'ailleurs, comme s'il était maintenant bien vu d'égratigner l'ex-futur du rock'n'roll.

Qu'importe. *Chimes of Freedom* vient réchauffer nos coeurs en cet automne de grisaille et de pluie. Même s'il n'est composé que de quatre pièces, ce *live* confirme une fois

encore la puissance et la sincérité de Springsteen sur scène.

Vaut le détour, ne serait-ce que pour la version magistrale de *Born to Run* que Bruce transforme ici, de déluge électrique qu'il était, en hymne acoustique, sans que le morceau n'y perde de son aura initiale. Still the Boss.

Et quelques notes de plus : Si ce n'était d'une sélection d'un top-niveau indiscutable, *Copperhead Road* de Steve Earle aurait aisément pu être sacré disque du mois.

Ce troisième essai d'un artiste associé à la nouvelle vague country de Nashville, celle ne craignant ni le cuir ni les clous, adopte une couleur résolument rock, au point que l'on reconnaît ici et là les influences de Springsteen, Mellencamp et même Bo Diddley. Earle, bienôt artiste majeur ?

Enfin à ne pas ignorer, l'album-hommage au folk-singer blanc Woody Guthrie et au bluesman noir Leadbelly. *Folkways: A Vision Shared, A Tribute to...* réunit une pléiade de gros noms (U2, Springsteen, Dylan, Mellencamp, etc) qui prouvent que la simplicité vaut souvent mieux que le contraire.

Les alchimistes du pop

Là-haut dans leurs enceintes secrètes, dans ces studios qui autrefois tenaient lieu de laboratoires obscurs et bigarrés, les producteurs, véritables magiciens modernes, manient pipettes et cornues dans l'espoir de transformer, vieux rêve inachevé, de la matière brute en autant de pierres précieuses qui rempliront leurs escarcelles. Faiseurs d'or de l'âge du synthétiseur s'emparant d'un genre particulier et tentant, phénomène très actuel, de le commercialiser davantage par un savant dosage d'ingrédients « occultes ».

OFRA HAZA

Shaday
WEA 2438452
★★★★1/2

Pour ce qui est de cette jeune Israélienne au regard expressif, l'expérience s'avère tout à fait concluante : devenue une star du jour au lendemain, Ofra Haza, après avoir conquis l'Europe, fait déjà un malheur chez nous. Et pourtant, qui eût cru qu'un jour l'on danserait sur

des airs traditionnels du folklore yéménite, d'inspiration religieuse par surcroît ? Voilà le miracle du pop, qui lui est propre d'ailleurs : il suffit d'ajouter une boîte rythmique, et le tour est joué. Recette simple il est vrai, mais ici infallible. Dès les premières secondes, la voix ensorcelante de la chanteuse nous subjugué, et la musique nous transporte loin au-dessus des toits de nos villes grises, jusqu'aux plaines ensoléillées du Moyen-Orient. Et c'est précisément là que réside le succès de cet album car, en dépit de toute cette quincaillerie moderne, le tout sonne authentique : l'émotion, l'identité même de la chanteuse, l'évidente pureté de ses intentions, restent intactes. Disque envoi à l'attrait immédiat, remarquablement bien filmé, confirmant avec éclat la démarche de la « dance music » dans sa quête perpétuelle d'exotisme. Shalom !

KIM CARNES
View From The House
MCAAXD-42200
★★★

On connaît l'histoire. Au début des années 80, la blonde Kim, qui jusque-là passait inaperçue, s'empara des yeux de Bette Davis et en fit une incroyable machine à sous : première position des palmarès et disques d'or à la pelle... Depuis, elle trimballe sa voix rauque d'album en album, « durcissant » son style, jouissant sinon d'une popularité universelle, du moins d'un succès d'estime. Oh, il y a bien eu « Voyeur » il y a quelques années, mais l'engouement fut passager, et l'on attend toujours un autre « Mistaken Identity » qui la ramènera enfin à un solide premier plan. « View From The House », son dernier-né, n'accomplira sans doute pas le prodige escompté, bien que cet album ait lui-même beaucoup à offrir : morceaux country, numéros rocks, ballades nostalgiques, romances douces-amères et, ironie tendre, plus quelques touches d'électronique. On le voit, cela pêche peut-être par excès d'éclectisme : c'est comme si notre Neil Diamond féminine cherchait à plaire à tout le monde. Ce disque-là, malgré tout, a une âme : la chanteuse abritera toujours un riche uni-



vers intérieur. Mais, pour la prochaine fois, peut-on lui suggérer le chapeau d'Humphrey Bogart ?

RANDY NEWMAN

Land Of Dreams
Reprise CD 25773
★★1/2

Chez nos voisins du Sud, Randy Newman n'a plus besoin de présentation. Avec « Short People » en 78, nos amis américains découvrirent un poète-chansonnier au langage accessible, émule de Bob Dylan et de James Taylor. Il a suivi depuis un parcours pour le moins imprécis, produisant quelques rares albums et logrant du côté de la musique de films (sa partition pour « The Natural », entre autres, passera à l'histoire). Le voici qui revient à la chanson après une longue absence, pour se faire le chantre des grands espaces et le porte-étendard d'un patriotisme éclairé. Ce « pays de rêves » qu'il célèbre avec enthousiasme — et un mélange de genres, c'est celui qui l'a

vu naître et grandir, avec ses joies et ses misères, ses triomphes et ses erreurs, habilement évoqué en particulier dans le tryptique autobiographique qui ouvre l'album... Dans ce cas-ci, il s'agissait d'habiller les racines folk du personnage d'un son plus contemporain; parmi les maîtres d'oeuvre de cette transmutation figurent M. Dire Straits (Mark Knopfler) et M. ELO (Jeff Lynne), ce qui n'est pas rien. Produit hybride, donc, mais au climat rural agréable. En attendant le libre-échange...

STAY AWAKE

A & M
CD 3918
★

Il arrive parfois que les mages du pop se trompent dans leurs formules : une pincée de ceci, une poignée de cela, et Boum ! Ou alors, il ne se passe rien du tout. Cette production, aussi décevante qu'elle était ambitieuse, constitue un bel exemple. Au départ, une idée folle, séduisante : réunir plusieurs grands noms (Si-

néad O'Connor, Buster Pointdexter, Suzanne Vega, Los Lobos et j'en passe), et leur faire interpréter des airs classiques tirés des films... de Walt Disney ! On trépigne d'impatience en songeant à tout le plaisir que nous procurera une galette semblable. Hélas ! Quand on constate le résultat, il n'y a plus de quoi rire : plutôt que de rester fidèles à l'esprit des chansons originales, la plupart se prennent terriblement le côté frais et offrent une vision extrêmement personnelle, allongent les tempos, pervertissent les mélodies, bref, oblitèrent complètement le côté frais et naïf qui faisait tout le charme de ces airs d'enfance. Malgré des enchaînements fluides, la collision des styles, prévisible, n'éveille ici aucun intérêt, et on a grand-peine à reconnaître certaines chansons (la version de « Blanche Neige » par l'innommable Tom Waits défie toute description). Supercali-fragilisticexpidilicious ? Allons donc : « Stay Awake » — comme d'ailleurs dans le film dont cette berceuse est tirée — risque fort de provoquer chez vous l'effet contraire...

Belle Musique Classique
tous les soirs, 22h.

C'est la saison de la musique

ciel 98.5
La radio MF de qualité

Le gros son des petites enceintes

Claude BORDUAS
Sons-conseils

ENFIN! Une pièce bien à vous pour écouter de la musique ! Vous n'avez rien ménagé pour que votre chaîne soit enfin à la hauteur de ce que vous attendez comme « haute-fidélité » et voilà qu'il vous est subitement devenu possible d'aménager une salle d'écoute digne de ce nom. Mais il y a un hic...

C'est que le nouveau local semble quelque peu exigü pour y placer de grandes enceintes acoustiques. Et, admettons-le, deux énormes buffets sonores classiques y feraient drôlement dans le décor !

Pour ne pas blesser l'oeil, dira le

premier décorateur ensemble venu, des caisses miniatures sont tout à fait indiquées : elles se marient parfaitement aux autres accessoires de la pièce et passeront inaperçues. Pour l'oeil, ça ira, concède le mélomane, mais qu'en sera-t-il pour l'oreille ? Les petites enceintes inspirent automatiquement la méfiance.

Les miniatures, avec leur allure de jouets, peuvent-elles constituer une solution acceptable de sonorisation ?

LE DEVOIR a posé la question à l'éminent acousticien Floyd Toole, du Conseil national de recherche du Canada. Voici ce qu'il en dit :

« Bien qu'on doive admettre que jamais aucune technologie n'arrivera à reproduire en miniature l'onde de 32 pieds (16 Hz) générée par le plus gros tyau d'orgue, il apparaît de plus en plus évident que les qualités absolument inouïes que l'on retrouve maintenant dans plusieurs petites enceintes de dernière génération compensent plus que largement leur indéniable — mais légère — faiblesse dans le premier octave de la basse... »

« Cette carence devient pour ainsi dire théorique, au point de presque disparaître sous une musicalité, une diffusion d'« image » et, surtout, une absence de coloration désagréable... On atteint de nos jours une impression de transparence sonore qui rend la perception psycho-acoustique particulièrement satisfaisante pour l'auditeur... »

Le professeur Toole s'empresse de rappeler que le rôle acoustique de la salle d'écoute elle-même est presque aussi déterminant que celui des en-

ceintes : « Quand vous écoutez des enceintes, vous écoutez aussi la pièce ! Le son qui vient des enceintes est dénaturé par des réflexions multiples sur les murs, le plafond, le plancher et le mobilier avant de parvenir à l'auditeur. Les dimensions, la résonance propre de la pièce entrent en ligne de compte... Le fait de disposer de petites enceintes facilement relocalisables constitue donc un atout pour quiconque cherche à expérimenter pour tirer le meilleur parti possible de l'ambiance du lieu d'écoute. »

Il ne sera plus jamais nécessaire de s'improviser déménageur à chaque fois que l'on voudra modifier le système d'audition !

M. Toole tient aussi à rassurer les mélomanes en amour avec les graves profondes des tutti de contrebasses ou des orgues historiques. « Il va de soit que tout le monde n'écoute pas que des quatuors à cordes. On verra donc à renforcer la reproduction des basses. »

« Outre le retour à l'enceinte de grandes dimensions, démarche contraire aux efforts de miniaturisation, le meilleur moyen consiste à intégrer à la chaîne une unité centrale séparée chargée de diffuser les plus basses fréquences, le « subwoofer », qui viendra donner du corps aux graves reproduites par les petites enceintes... »

Le « subwoofer », — les décorateurs du dimanche l'apprécieront —, prend souvent la forme d'un petit cube compact d'allure moderne et comprend son propre amplificateur relié à un unique haut-parleur optimisé pour la retransmission de belles graves puissantes. Un seul haut-parleur suffit parce que les sons les plus graves d'un enregistrement ne contribuent en rien à l'image stéréophonique. On sera donc libre de placer ce dispositif, discret et facile à brancher, à l'endroit où il projettera le meilleur son dans toute la pièce, sans nuire au coup d'oeil !

Sans recommander de marque

spécifique d'enceintes miniatures, le spécialiste du CNRC invite les consommateurs à se méfier d'embellie de tout produit trop bon marché ou, au contraire, très cher.

Mais il s'empresse d'attirer l'attention des mélomanes sur les grands progrès réalisés par l'industrie canadienne de l'enceinte acoustique, depuis que le laboratoire d'acoustique du Conseil de recherche met à sa disposition le moyen de produire des systèmes rivalisant avec les plus grandes marques étrangères.

« On nous offre des produits de niveau intéressant à des prix franchement modérés, dit-il. Pour le consommateur d'ici, ce rapport qualité-prix est rendu encore plus favorable par l'absence de tarifs douaniers. »

Il n'est dès lors plus vraiment nécessaire de dépenser une petite fortune pour se prouver que les meilleurs onguents sonores sont maintenant contenus dans de très petits pots acoustiques...

les airs de la francophonie

« À mon âge et à l'heure qu'il est »
Julien CLERC
Virgin 30093
★★★★

Pour moi, les disques de Julien Clerc sont des amis à l'oreille desquels on peut frapper et chuchoter ses rêves, ses désirs, ses peines et ses joies ! Sur ce disque-ci, les textes sont des petits bijoux signés Maxime Lefoerster, Étienne Roda-Gil et Jean-Loup Dabadie. La musique et la voix de Julien Clerc vont à l'essentiel, c'est-à-dire au coeur et à la peau ! Bonne écoute !



Brigitte BARDOT
Polygram
830 296 — 2
★★★★

Un beau souvenir de celle qui s'occupe maintenant des animaux à quatre pattes ! Chacune des chansons nous rappelle qu'à une certaine époque, la sensualité et la naïveté habitaient le même appartement que Brigitte... De « Je t'aime moi non plus » à « Bonnie and Clyde » en duo avec Gainsbourg, en passant par « INVITANGO » qui ferait fondre un iceberg ! (C'est celle que je préfère !) D'ailleurs, juste la pochette justifie l'achat de ce disque... Brigitte, seule au monde, confiant sa peine à un poteau.



« I remember you »
Michèle TORR
Zone music
1741122
★★

Michèle Torr, égale à elle-même... des chansons qui plaisent, des mélodies qui accrochent, des arrangements cossus et des préoccupations quotidiennes... Sur ce disque, deux titres ont retenu mon attention : « Fleur de mai » et « Les mots pour te dire ». Ces deux chansons parlent de sa mère : « Je n'ai pas les mots, ma mère, pour te raconter ma vie... mais je sais que je voudrais partager mes rêves et ma vie avec toi... » Et puis, il faut pouvoir lui dire « je t'aime » avant qu'elle ne disparaisse ! Voilà pour le message. Un disque intéressant.



« Dégriffe-moi »
Diane TELL
CBS CK 90773
★★★★

Pauvre Diane Tell. On lui a tellement reproché la qualité de ses textes, qu'elle a décidé pour son nouveau disque de faire appel à des paroliers chevronnés, reconnus : Boris Bergman et Wolinski. Surveillez bien : on va maintenant la boudier parce que ses textes sont trop « français de France », ne collent pas à notre réalité, et bla bla bla... Dommage ! Au niveau des arrangements et de la production, ce compact est sûrement son plus réussi. Deux ou trois titres qui justifient le détour : « La ballade de K'méléon », la chanson-titre, et son succès de l'heure « Je pense à toi comme je t'aime ».



« Les ailes du désir »
Milan CD 316
★★★★

Si vous avez succombé au charme mystérieux, ineffable, du génial film de Wim Wenders, le compact deviendra rapidement indispensable. Les compositions symphoniques de Jürgen Knieper touchent les cordes les plus sensibles de l'âme, les musiques de facture « punk no future » prennent à un tel voisinage des dimensions insoupçonnées, presque religieuses ; disséminés ça et là, des textes lus en allemand par Bruno Ganz et Solveig Dommarin. Ici, rien de gratuit, de superficiel, de facile. Une quête lyrique d'absolu, une soif mystique d'idéal, tout à fait chamboulantes.



— FRANÇOIS PARÉ

De Larochellière chante une analyse perspicace du Québec d'aujourd'hui

François PARÉ
Jean-Pierre COALLIER
Micheline RICARD
En français

Amère América
Luc de LAROCHELLIÈRE
TRAFIC TFK 8736
★★★★

Je me souviens de l'immense plaisir que j'avais eu à l'audition du premier 45-tours de Luc de Larochellière, *Chinatown blues* : une voix forte et franche rappelant celle de Daniel Lavoie ; une bonne description d'une réalité souvent négligée par nos chansonniers, celle des autres ethnies avec lesquelles nous entretenons des relations aussi ténues qu'ambiguës ; une mélodie accrocheuse, des arrangements superbement finagés.

Le disque a occupé les premières positions de tous les palmarès de la province, et j'avais bien hâte d'entendre le microsillon. Celui-ci est enfin disponible, et je ne suis pas déçu. Bien au contraire !

Amère América propose un regard neuf et lucide sur ce que nous sommes, une analyse originale et perspicace du Québec des années 80. Et tout ceci, par un jeune homme de 22 ans ! Quelques-uns de nos mythes les plus tenaces sont détruits avec une tranquille assurance. Par exemple, notre propension à nous représenter comme une entité homogène, monolithique, face à l'Américain anglophone qui exerce sur nous ce mélange complexe d'émotions, cette mixture bourbeuse de mépris et d'envie : Luc de Larochellière montre bien que le Québec est une société éclatée, et se penche avec empathie sur tous les allophones qui font maintenant partie de notre collectivité. À ce chapitre, *La route est longue*, peut-être la plus belle réussite du disque, porte un regard attachant sur ces femmes immigrées, toutes de noir vêtues, que l'on voit dans certains quartiers de la métropole, ces pauvres ouvrières scandaleusement exploitées par ces braves employeurs que nous sommes.

Autre mythe qui, grâce à de Larochellière, a fait long feu : jusqu'ici, nous nous sommes toujours réservé le beau rôle, celui de victime innocente se débattant avec plus ou moins de succès et de talent contre le méchant exploiteur. *Amère América*, la chanson-titre, prouve irréfutablement que nous n'avons pas les mains aussi propres que nous aimons l'imaginer, démontre que nous sommes tous exploités et que notre victime est le tiers-monde. Enfin, *L'entraîneur* dénonce tous les Pat Burns et Ron Lapointe de la planète, qui inculquent aux enfants, par le biais de la compétition sportive, le besoin de s'affirmer par la destruction d'autrui. Une telle lucidité effraie chez un homme si jeune, elle frôle même le cynisme dans *Les élections* (de quoi vous dégouter à tout jamais de l'envie d'aller voter : à bien y penser, nos leaders ne méritent guère mieux...).

À ces portraits socio-politiques s'ajoutent des chansons au caractère plus poétique, comme l'excellent *Le silence*, belle description d'un éblouissement, et *Le sablier fendu*, fuite hors du temps au pays du rêve.

Si j'insiste tant sur les textes, c'est qu'ils me semblent importants, nécessaires même : mais cela ne veut pas dire que la musique est secon-

la douceur, le romantisme, voire même la superficialité... et pourtant ! Isabelle est un roc en jupon ! Sous des extérieurs de dentelle, une allure de douce princesse, Isabelle Aubret est une force de la nature, un miracle de volonté, une rage de vivre... et, surtout, une femme de conviction.

Isabelle Aubret poursuit une carrière noble qui commande le respect... mais, hélas, ce ne sont pas ces carrières-là qui sont les plus flamboyantes. Toujours à la recherche de chansons à textes, refusant de faire n'importe quoi et de chanter n'importe quoi, le dernier disque d'Isabelle Aubret est la preuve vivante qu'il existe une chanson francophone de qualité, en pleine santé, et des interprètes pour la chanter ! Pour Isabelle Aubret, une chanson, c'est d'abord un univers de mots choisis, un texte finagré, avec une dimension sociale et humanitaire. Pour Isabelle, une chanson doit laisser une trace...

Son dernier disque, *Vague à l'homme*, maintenant disponible en compact, se voyait décerner le grand prix de l'Académie Charles-Cros en

Honorem » en 1987. En écoutant les chansons, ce qui retient d'abord l'attention, c'est la voix de l'interprète, le charme de la voix : pure, douce, cristalline et fraîche comme une eau de source... Ensuite, ce sont les arrangements qui séduisent. À l'image de l'interprète, ils brillent par leur sobriété. Romain Didier, à qui on a confié la tâche d'arrangeur, a compris que l'important était le texte des chansons et la voix d'Isabelle. Pas question de les enterrer ou de faire du bruit pour rien !

Et puis, on arrive à l'essentiel : les textes. Plusieurs auteurs dont Maurice Fanon, Allain Leprest, Romain Didier, Claude Lemesle, mais surtout Danielle Messia (auteur, compositeur et interprète de *De la main gauche* à qui Isabelle a voulu rendre un hommage particulier).

À souligner aussi, toujours sur ce disque, un très beau texte de Claude Lemesle, écrit à la mémoire d'Aragon, texte lu et non chanté. Interprétation remarquable d'Isabelle.

Bref, un disque à écouter comme on écouterait un Brel ou un Ferrat.

— M. R.

LES CAHIERS SPÉCIAUX DU DEVOIR

ÉDUCATION
PARUTION:
20 janvier
TOMBÉE:
5 janvier

CAMPS D'ÉTÉ
PARUTION:
4 février
TOMBÉE:
20 janvier

MODE QUÉBEC
PARUTION:
24 février
TOMBÉE:
10 février

RELIGION
PARUTION:
23 mars
TOMBÉE:
10 mars

TOURISME
EUROPE
PARUTION:
31 mars
TOMBÉE:
17 mars

SANTÉ
PARUTION:
14 avril
TOMBÉE:
31 mars

ACFAS
PARUTION:
21 avril
TOMBÉE:
28 mars

RÉGION DE
SHERBROOKE
PARUTION:
28 avril
TOMBÉE:
14 avril

ENVIRONNEMENT
PARUTION:
12 mai
TOMBÉE:
28 avril

RAPPORTS
ANNUELS
PARUTION:
13 mai
TOMBÉE:
28 avril

VACANCES
D'ÉTÉ
PARUTION:
27 mai
TOMBÉE:
12 mai

DROGUES... PAS BESOIN!

Santé et Services sociaux Québec

LUB COMPACT CLASSIQUE

Classique
Opéra
Jazz

Pour le plaisir de la découverte

5173 Côte des neiges (2ième étage) Métro Côte des neiges 737-9483

L'oeuvre de Bartok marquée des stigmates de la guerre



Edgar
FRUITER

Journal d'écoute

IL ME SEMBLE QUE l'une de motivations conscientes ou inconscientes chez bien des créateurs artistiques et chez les musiciens en particulier est la guerre.

Combien de compositeurs ont marqué leurs oeuvres des stigmates de la guerre : Haydn, Beethoven, au siècle dernier; plus près de nous, les musiciens qui ont vécu 1914 et 1939 : Debussy, Ravel, Hindemith, Prokofiev, Vaughan Williams, Shostakowitch, Britten et, venons enfin au compositeur à l'affiche dans cette chronique, Bartok.

La guerre de 39-45 a teinté d'une encre indélébile tout ce qu'a écrit Bartok à cette époque. Et les deux oeuvres du hongrois que notre OSM a enregistrées sont toutes deux des cas-types.

Les mystères du drame de la Mu-

sique pour cordes céleste et percussions m'ont toujours ému et troublé. J'y ai toujours vu les tortures mentales d'un esprit empreint de ses responsabilités sociales. Bartok, je crois, souffrait physiquement des horreurs de la guerre d'Espagne et des appréhensions que la montée nazie faisait naître dans l'âme des hommes qui ont vécu ces événements. L'Adagio central me semble ici le centre de la lecture que Dutoit dirige sur notre disque London. Cette musique semble se complaire dans la contemplation désespérée des détours de l'esprit humain. Sommes-nous ici dans le monde du cauchemar ou peut-on soupçonner Bartok de baigner dans la schizophrénie ? Quoi qu'il en soit, l'orchestre et Dutoit nous proposent une exécution intense de ce moment

fascinant de la production de Bartok.

Toute la lecture de cette musique se fait en contrastes (pour citer une autre oeuvre de Bartok). Après un premier Andante où l'entrée du céleste me rappelle l'écriture pour ce même instrument de Britten dans son opéra *The Turn of the Screw*, l'Allegro qui suit fait alterner des climats d'angoisse avec des climats de franche gaieté. Par contre, l'Allegro molto final est une danse effrénée, comme marquée du désespoir du mouvement précédent. On se souviendra que la *Musique pour cordes céleste et percussions* est en quatre mouvements qui font alterner lent-rapide-lent-rapide.

C'est en 1936 que Bartok écrivait cette musique et il est frappant que c'est en Suisse, pays neutre, qu'elle fut créée le 21 janvier 1937 : à Bâle dirigée par Paul Sacher.

L'autre oeuvre de Bartok à l'affiche de ce disque est le *Concerto pour orchestre*. C'est la période américaine de Bartok : c'est en octobre 1943 que le Concerto fut terminé à Saranac Lake dans l'État de



Bela Bartok au piano, une encre de George Buday.

New York, Serge Koussevitzky devait diriger la création du Concerto qu'il avait commandé à Bartok, l'orchestre de Boston joua ce soir du 1er décembre 1944 au Carnegie Hall. Bartok mourut 11 mois plus tard.

L'Introduzione commence un peu comme le Château de Barbe-Bleue, le magnifique opéra de Bartok,

mais l'atmosphère de doute qui marque tant d'oeuvres de Bartok ne tarde pas à s'installer dans ce folklorisme mélancolique : et ici, nos interprètes situent les oppositions dynamiques dans un dramatisme où les cuivres prennent un singulier relief sans jamais crier. Cela nous permet d'apprécier la belle profondeur de la prise de son. Je ne sais quelle menace transpire sous les sourires du mouvement marqué *Gioco delle Coppie* où on semble caricaturer avec esprit, drôlerie. La section en chorale est une splendeur, l'Élégie qui suit est une évocation nocturne : la nuit de l'esprit aussi bien que celle du temps. Il y a ici quelque chose de freudien : les angoisses de la guerre semblent passer du conscient au subconscient. D'autres inquiétudes perturbent cet esprit, semble-t-il. Cette lecture est d'une beauté « spéciale ». J'ai trouvé ici que le tempo était très juste : relation parfaite de la forme et du fond. L'Intermède interrompu, où Bartok cite un passage de la 7e symphonie de Shostakowitch qui, lui, avait cité l'air de Danilo de la Veuve Joyeuse de

Franz Lehar, prend une allure faussement joyeuse, sarcastique : Bartok sait rire méchamment... Dans le Presto final, véritable tour de force pour tout l'orchestre, spécialement les cordes, celles-ci brillent de tous leurs feux. Virtuosité, animation superbes : quelle lisibilité ! Quelle clarté ! Ici encore, on trouve ces climats alternés, ces contrastes qui marquent tout ce disque.

Encore une fois, l'OSM nous donne un superbe enregistrement. Déplorons que, pour ma copie en tout cas, les notes ne soient qu'en anglais : c'est tout à fait inacceptable et les gens de London devraient réparer cet impair qui prend des allures d'insulte à toute une partie de la population du Canada. Malgré cette dernière réserve, un très beau disque.

Bela Bartok : Concerto pour orchestre.
Musique pour cordes, céleste et percussions.
Orchestre symphonique de Montréal,
Charles Dutoit, chef.
LONDON : 421 443-2

Musique du Nouvel âge

STÉPHANE DESJARDINS

Vangelis

Antarctica
Polygram CD : 815732-2
★★★★

La multinationale Polygram vient de lancer sur le marché canadien du disque numérique la grandiose bande sonore du film du réalisateur japonais Kurahara *Antarctica*. On l'aura deviné, le film se déroule sur le continent polaire et la musique de Vangelis traduit l'immensité et la désolation de cette région du monde. Il s'agit d'une des oeuvres majeures d'un grand maître (si ce n'est le plus grand) de la musique électro-pop mondiale. Cet incontournable must, même pour les non-initiés, peut être qualifié de chef-d'oeuvre de la musique contemporaine (même si, de nos jours, on crie facilement au génie). Véritable symphonie de synthétiseurs, harmonie et arrangements classiques, influence japonaise. Séduction assurée à la première écoute, ou argent remis.

New Friend

Eugene Friesen (avec Paul Halley)
Living Music (Musique Chacra)
CD : LD 0007
★★★★

Cette oeuvre très nostalgique entièrement exécutée au violoncelle et à

l'orgue, enregistrée en 1986 dans une cathédrale new-yorkaise, constitue un mélange de tableaux romantiques et d'improvisations jazzistiques et, si l'on peut se permettre le qualificatif, classiques. L'Américain Friesen, compagnon du célèbre Paul Winter, engage un dialogue quasi mystique avec l'organiste Halley en se servant des influences classique et jazz acquises au long de sa carrière musicale. Cette production totalement numérique se révèle une exécution d'une rare intimité.

Canyon

Paul Winter
Living Music (Musique Chacra)
LD 0006
★★★★

Inspiré, on l'aura compris, par les célèbres — et parfois très spirituelles — étendues du Grand Canyon, Paul Winter, le saxophoniste gourou de la musique jazz-tribale américaine, se lance dans une série d'improvisations colorées et pathétiques. Tousjours accompagné de sa « famille » (le *Paul Winter Consort* constitue un véritable club d'amis et d'adorateurs), il aura cette fois enregistré tout l'album à l'ombre des falaises du canyon ou sur ses crêtes, de même que dans la très vaste cathédrale St. John The Divine, à New York. Outre le saxophone, Winter fait appel à toute une série d'instruments et de percussions amérindiens ou classi-

ques. Le produit fini n'est pas des plus convaincants, quoique l'auditeur ait vraiment l'impression de se trouver dans les gorges et les mesas de cette portion désertique du territoire américain.

Planets, Stars and Galaxies

(Série *Night Music*)
Michael Danna
Musique Alternative Chacra Cas-
sette : NM010 (CR02)
★★★★

Dans un décollage (authentique) de fusée spatiale, on se rend dans les étoiles en compagnie du Torontois Michael Danna et de ses synthétiseurs. Départ par la navette du *cosmic new age rock* : on se sentira tantôt énormément seul dans un univers où les distances et les proportions ramènent l'humanité à sa véritable mesure, tantôt euphorique parce que l'on aura participé à la grande aventure spatiale et astronomique mondiale. Les amateurs de science-fiction s'en régaleront. Les amateurs de musique du Nouvel âge en raffoleront. Les mélomanes seront impressionnés par la grande sensibilité, la délicatesse et la richesse d'une oeuvre composée avec des machines. Destinée au planétarium McLaughlin du Royal Ontario Museum, composée en ces murs mêmes, l'oeuvre permet à l'auditeur de recréer sa propre conquête spatiale.

◆ Mozart

se répondre. Et, quand Pierrette dit que leur dévotion musicale est une vocation, Léopold ajoute qu'elle est une marque divine qui demande mille soins : « Le Créateur met une jolie voix dans un gosier comme un instrument qu'il faut polir et repolir. » Cent fois sur le métier... fut la devise des Simonneau pendant toutes ces années où on leur enviait l'aisance et la richesse de leur art. C'est aussi le principe qu'ils inculquent à leurs élèves du Canada Opera Piccola depuis 1982. Le ténor continue : « Mozart et toute la musique du 18e siècle exigent une étude en profondeur car c'est un langage qui ne se livre pas facilement. Il faut faire des sacrifices pour le comprendre. »

Interprète de Mozart par excellence, Léopold Simonneau a très tôt compris « qu'il fallait attaquer ce suprême génie avec toute l'humilité dont on est capable. » Il enchaîne : « Lorsque j'ai découvert Mozart, à la fin de mes études classiques, j'ai retrouvé le goût d'une époque, celle de Molière et de ses contemporains. Et avec les premières sélections vocales de Mozart, j'ai eu là une expression musicale remarquable. Dès lors, j'ai chanté ses mélodies ou des extraits de ses opéras tous les jours. C'est ainsi que je suis parvenu à maîtriser ce répertoire. » L'initiation de Pierrette Alarie au compositeur se plus tardive. Dans les années 40, elle était « la grande starlette de la chansonnette », vedette des Variétés lyriques. Ce qui ne l'empêchait pas d'écouter tous les samedis après-midis les opéras du Métropolitain. Elle raconte : « Ils avaient des problèmes financiers. J'envoyai immédiatement \$1 sans penser qu'un jour je se-

rai dans cette maison moi aussi. » Le couple et leur biographe rient de bon coeur de cette délicate ironie du sort. « La musique classique était innée en moi, explique-t-elle, mais c'est en fréquentant Léopold que j'ai découvert Mozart. » Et lui d'ajouter : « Mozart, c'est un langage simple mais trompeur. On ne voit pas toujours la grandeur qu'il y a dans ses concertos, ses sonates, ses symphonies ou ses opéras. » On confond trop souvent simplicité et facilité », conviennent-ils ensemble.

Selon le ténor, un chanteur d'opéra devrait avoir, en plus d'un « gosier d'or », la sensibilité, l'intelligence de l'expression, la grande musicalité, la compréhension des styles. « Celui qui pourrait allier toutes ces qualités serait un phénomène. » C'est bien à la compréhension de l'art par le menu que les Simonneau ont sensibilisé leurs élèves. Une compréhension que ces derniers ont portée dans l'interprétation de *Così fan tutte*, un des derniers opéras de Mozart, également le dernier spectacle monté par les deux enseignants. L'interprétation des six élèves canadiens (dont un du Québec) fut, au dire des deux artistes, remarquable et la preuve que le Canada a ses interprètes mozartiens, « capables d'amour idéal et avides de connaître. » Autant de qualités qui nient le dilettantisme. Car les Simonneau, en orfèvres minutieux, en ligneurs du plus petit détail, ont passé sept semaines à travailler le rôle que chacun des élèves devait connaître parfaitement avant de se présenter à eux. Ces exigences, ils regrettent de les voir partout réduites : « Les grands festivals, quand ils montent Mozart, vous pensez qu'ils font ça en 15 jours comme nos compagnies canadiennes ou américaines ? L'art, c'est bien l'expression

humaine idéalisée. Ça ne s'improvise pas. » Et Mme Alarie de renchérir : « Monter un opéra en deux semaines et demie, ce n'est plus faire de la mise en scène mais de la mise en place, c'est diriger le trafic. C'est pour ça que je me retire. »

Pierrette Alarie a enseigné le jeu scénique en même temps que le chant « parce qu'un chanteur aujourd'hui plus que sa voix à travailler. Il lui faut connaître la musique, parler plusieurs langues, jouer la comédie, bouger un peu comme un danseur. Pas facile. Surtout quand on sait que sa voix, il la découvre à maturité, vers l'âge de 18 ans. Ceux qui veulent faire ce métier doivent commencer par s'intéresser aux arts. » Et partit se baigner à la source de la grande culture », enchaîne Léopold Simonneau, qui se voit encore dans les rues et ruelles de Vienne ou de Salzbourg « où pas une seule porte ne porte le nom de Brahms ou de Schubert, où la musique entre par tous vos pores. »

Avoir un grand appétit culturel et un infini amour du détail, voilà ce que Léopold Simonneau et Pierrette Alarie ont appris des Herbert Von Karajan, Bruno Walter, Joseph Krips, « ces grands chefs qui n'ont rien à voir avec des batteurs de mesure. » Les rencontrer fut plus important que tous leurs succès, disent de concert les deux artistes : « C'est eux qui disent ce qui est entre les lignes, derrière la page de musique. » Ce sont eux aussi qui accompagnent l'évocation de moments inoubliables : pour elle, ses débuts au Metropolitan Opera de New York, en petit page Oscar dans *Un ballo in maschera* de Verdi, pour lui, un soir de première de *Don Juan de Mozart*, à la Scala, sous les yeux de tout le Milan aristocratique.

◆ Ostiguy

Canada, mais cette fois en Alberta, pour étudier avec un professeur hongrois, György Sedök, qu'elle suivra d'ailleurs jusqu'en Indiana.

De retour au Québec, alors âgée de 22 ans, elle s'inscrit à l'Université de Montréal, pour compléter son baccalauréat en interprétation. Une période mouvementée, d'abord par les cours, qu'elle complètera en deux ans plutôt que trois, et puis par les concerts qu'elle donne dans les grands hôtels de Montréal, question de gagner sa croûte et d'approvoiser sa timidité sur scène. « Je suis obsédée, c'est sûr. À l'université, on ne voyait pas d'un bon oeil que je joue tous les soirs pour gagner ma vie, que je fasse des photos de mode. On me prédisait l'échec à cause du manque de concentration. Alors j'ai choisi le répertoire le plus coriace pour les examens de passage et j'ai joué du piano 12 à 15 heures par jour. »

Le reste de l'histoire est mieux connu, René Angélil l'entend jouer; emballé, il convainc Eddy Marnay et le reste de l'équipe et l'aventure commence. Il faudra compter trois ans pour que *Montréal Concerto* se retrouve chez les disquaires. « C'est un monde fascinant, où les choses semblent arriver au moment où on s'y attend le moins. Pendant ces trois ans, j'ai appris à laisser venir les événements et à faire confiance à l'équipe, à ma musique et au temps... », raconte la pianiste.

Cette dernière signe cinq des huit pièces de ce premier album : « Opium », *Montréal Concerto*, « Soir d'automne », « Pour un enfant qui dort » et « Pluie fantaisie », qu'elle a d'ailleurs composé à 14 ans... ! Une musique un peu nostalgique, qui n'est d'ailleurs pas sans rappeler les soirées d'automne et les rêves de l'enfance. « Une musique pour rêver surtout. Je suis une grande rêveuse, j'aime le romantisme des vieux châteaux et la fantaisie aussi. Enfant, je rêvais d'être trapéziste et, plus tard, j'ai voulu me marier en montgolfière et j'ai bien failli le faire d'ailleurs. Il faut qu'une part du rêve se retrouve dans la musique, qu'elle parle aux gens qui l'entendent », explique-t-elle.

Pour composer, elle se retire dans le calme, loin du va-et-vient quotidien. « Tout m'inspire, la nature, la mort de mon chat, les sentiments ou les événements de la vie. Une fois l'émotion passée, j'ai besoin de silence et de calme, alors je peux laisser aller la musique, trouver le thème et en broder les motifs. » Elle a d'ail-

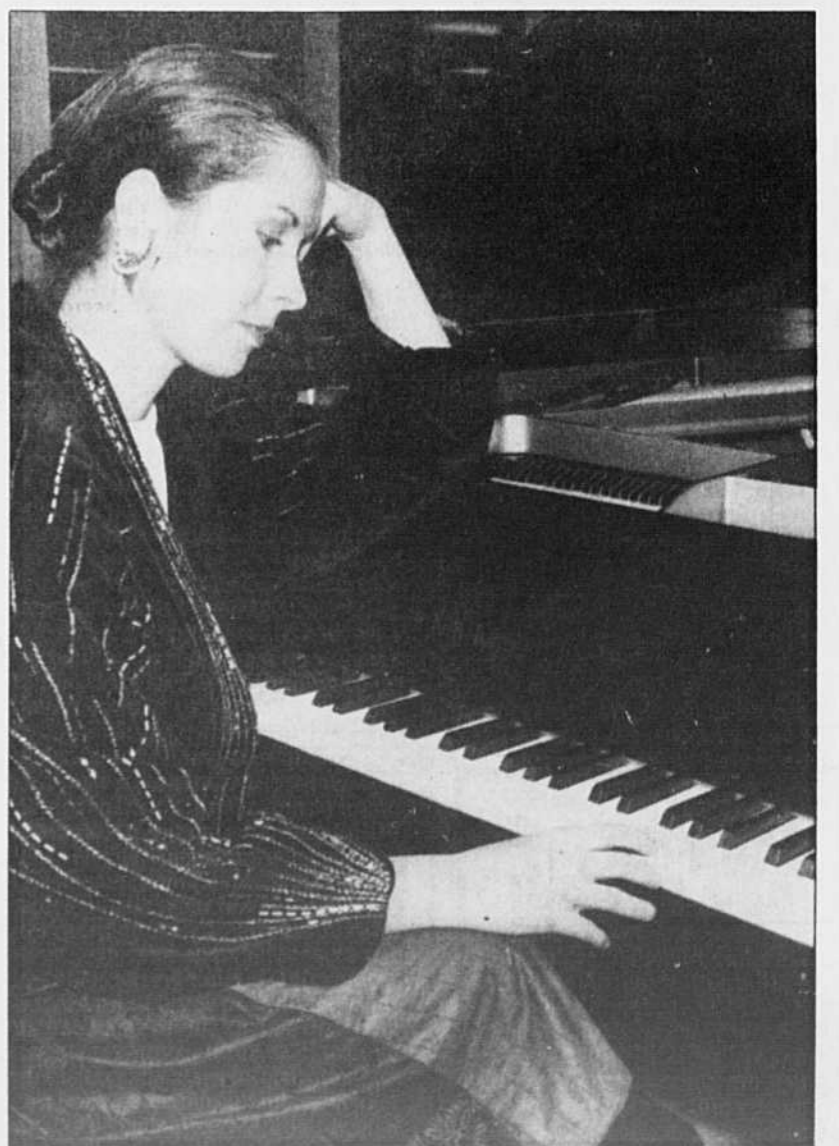
leurs repris la plume et compose déjà la musique du prochain album. « C'était une première expérience d'enregistrement, mais qui a déjà modifié mon interprétation et ma musique, une évolution qui devrait influencer la facture du prochain album », commente la pianiste.

Au programme des prochains mois : une série de concerts dans les maisons de la culture de Montréal dès janvier, une tournée à l'étranger qui devrait la conduire au Japon à l'automne 89, et l'éventuel lancement de *Montréal Concerto* en Europe, présentement en négociation.

Entre-temps, beaucoup de concerts privés au Québec ou en Ontario et de nombreux engagements dans les grands hôtels de Toronto. « J'aime le contact avec le public,

j'en ai besoin. La musique est faite pour être créée et jouée et entendue. Évidemment, je dois adapter mon choix de pièces pour les concerts dans les grands hôtels, mais le répertoire classique offre un éventail de pièces accessibles à un plus large public et qui permettent justement de faire découvrir les sonorités, les compositeurs et graduellement des oeuvres plus complexes. »

Ses rêves ? Faire de *Montréal Concerto* un concerto en trois mouvements qu'elle offrirait à la Ville de Montréal pour son 350e anniversaire et, surtout, revenir s'établir définitivement au Québec qu'elle a quitté pour suivre son conjoint. « Je m'ennuie des gens, de l'atmosphère et de la mentalité du Québec. Le public québécois est unique... », conclut-elle.



Marie-Andrée Ostiguy

PHOTO JACQUES GRENIER

le plaisir des
Sons

PROCHAINE
PARUTION

parution:
10 décembre
tombée: 5 décembre

information: Sylvain Valiquette (514) 842-9645 • 1-800-363-0305